

MES SIXIEMES ETATS D'AME 2002

par Yves Henry

pour la réhabilitation de Laurent François de Picard



Laurent FRANÇOIS

*Héros du
premier
acte de
courage
de la
guerre
d'Algérie*

1^{er} Novembre 1954 !... 1er Novembre 2002 ! : Presque un demi-siècle déjà ! Il y a quarante huit années, un jeune civil de 22 ans, Laurent François, natif de Picard, trouvait la mort, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1954, à 1 heure du matin, devant le portail de la gendarmerie de Cassaigne, à l'instant même où, avec son ami d'enfance, Jean François Mendez, 20 ans, de Picard également, ils accomplissaient ensemble, le premier acte de courage, de civisme, et de dévouement, dans cette nuit de déclenchement d'une rébellion qui annonçait les huit années de la guerre d'Algérie. On peut parler d'un acte d'héroïsme de la part de ces deux jeunes oraniens parce qu'ils avaient déjà échappé, tous deux, miraculeusement, à la mort, en essayant des coups de fusil de chasse. Ils avaient répondu aux appels à l'aide d'un fermier de Ouillis dont la ferme était attaquée par des hommes armés. A ce moment-là, Laurent François avait déjà été blessé au front par une chevrotine : Tous deux, sans armes, auraient pu alors prendre la fuite. Courageusement ! Ils avaient préféré venir donner l'alarme auprès des gendarmes de Cassaigne. Devant la lourde porte du casernement, trois coups de feu furent tirés sur eux, par un groupe de hors-la-loi, tapi en embuscade qui préparait l'attaque de cette gendarmerie. L'un d'eux atteignit mortellement Laurent François, alors que son compagnon Jean François Mendez, sortira miraculeusement indemne de ces deux fusillades. Quarante huit années après, combien de nos compatriotes oraniens se souviennent-ils de cette intervention courageuse de Laurent François et de Jean François Mendez, la nuit du 1er novembre 1954 à Cassaigne. Action pleine d'audace qui a, en outre, déjoué les plans des agresseurs et certainement sauvé d'un massacre, les familles logées dans la gen-

darmerie et d'un désastre, les populations des villages voisins. Aujourd'hui Jean François Mendez, le copain rescapé de Laurent François, se bat pour sortir de l'oubli, cette tragédie de la nuit du 1er novembre 1954 à Cassaigne. Il veut réveiller la mémoire courte des Français en vue d'obtenir la reconnaissance de l'héroïsme de Laurent François, due par sa patrie à cet enfant de Picard, en le replaçant dans l'Histoire de France, à la place qui lui est due : Celle de première victime civile de la guerre d'Algérie. La supplique de Jean François Mendez est appuyée par deux de nos compatriotes de cette région du Dahra : André Spitéri, à l'époque, ingénieur des Ponts et Chaussées à Cassaigne et Jean Pierre Peybernes, ingénieur des travaux publics à Mostaganem, dont les parents viticulteurs à Bosquet entre Ouillis et Cassaigne et qui a longuement évoqué ces événements dans la monographie de son village "Bosquet en Algérie" étaient liés à la famille de son copain d'enfance "Lolo" François.

Le récit de Jean François Mendez



Jean François Mendez, le miraculé de cette nuit de la « Toussaint rouge », maçon par atavisme, s'était lié d'une profonde amitié avec Laurent, le fils d'une famille de viticulteurs fort connus à Picard, les François. Ce dernier possédait une 4 CV Renault qui leur permettait d'aller, tous deux, chaque week-end, dans les bals ou aux spectacles des villages environnants : Particulièrement à Mostaganem, où ils fréquentaient deux amies.

"En cette soirée du 31 octobre 1954, l'ambiance du bal du Grand Hôtel ne plaisant, ni à nos cavalières habituelles, ni à nous-mêmes, nous avons décidé de les raccompagner plus tôt chez elles et de rentrer vers Picard, à 75 kilomètres de Mostaganem. Il devait être minuit. A l'accoutumée, nous empruntions la route qui longeait la mer et qui évitait Cassaigne. Mais cette nuit-là, d'un commun accord, nous décidâmes d'emprunter l'autre voie de l'intérieur des terres plus longue de deux kilomètres. C'était la marque du Destin ! A partir de là, la vie de Laurent François et la mienne allaient basculer !"

Un kilomètre après la sortie de Ouillis, un homme, qui hurlait et faisait des grands signes désordonnés avec ses bras, était apparu, dans les phares de la voiture, sur le bas côté de la route. Laurent François s'arrêta à sa hauteur. Jean François Mendez ouvrit sa portière et reconnut M.Mira, le gérant de la ferme Monsenego qui leur cria d'aller chercher des secours car des bandits armés attaquaient et voulaient incendier la ferme. A ce moment là, plusieurs coups de fusils claquèrent et firent voler en éclats le pare brise et les vitres

avant de la 4 CV. M.Mira courut se mettre à l'abri dans un champ de vignes. Laurent François et Jean François Mendez auraient pu en faire autant. Tous deux, démarrant au plus vite sous une pluie de coups de feu, en décidèrent autrement. Ils choisirent courageusement, bien que sans armes, d'aller donner l'alerte auprès des gendarmes de Cassaigne pour qu'ils se portent au secours de ces fermiers isolés, victimes des premières attaques de la rébellion en Oranie.

«Laurent François ne s'était même pas rendu compte qu'il avait été blessé. Je m'en étais aperçu, alors qu'il conduisait, en voyant du sang couler sur sa joue: Une balle ou une chevrotine l'avait éraflé à hauteur de la tempe. J'essuyais son front à l'aide de mon mouchoir. Jugeant sa blessure superficielle, «Lolo» voulut, avant de se faire soigner, aller chercher du secours. A notre arrivée, le village était complètement plongé dans l'obscurité. Une seule lampe brillait au-dessus du portail du bâtiment de la gendarmerie vers lequel nous nous dirigeâmes, après avoir garé, la 4 CV, portières ouvertes et phares allumés, sur une petite place qui ne s'en trouvait qu'à quelques mètres. Nous avons traversé en courant la place pour venir tambouriner alors à coups de poings et à coups de pieds contre l'imposant portail, tout en criant et en tirant sur la chaîne de la cloche, qui en commandait l'ouverture».

Il était 1 heure du matin, tout le monde dormait tranquillement: Personne ne répondit à leurs appels. En effet, ni les deux courageux jeunes gens, ni les gendarmes de Cassaigne, pas plus que les autorités de la région mostaganémoise ne pouvaient imaginer, un seul instant, en cette nuit du 31 octobre 1954, que deux groupes de rebelles armés de fusils de guerre, carabines italiennes et d'un mauser allemand, étaient placés en embuscade, à cette heure là, autour de la gendarmerie en vue de l'attaquer et de s'emparer de l'imposant stock d'armes entreposé dans l'armurerie. L'arrivée tonitruante de Laurent François et de Jean François Mendez, le vacarme qu'ils faisaient, devaient déjouer les plans des rebelles, en enlevant tout l'effet de surprise prévue pour cette opération. Le chef de bande Abdelkader Saharaoui, donna alors l'ordre à deux de ses hommes Belkoniène et Tahar, d'ouvrir le feu sur les deux intrus, cibles faciles sous le halo de la lumière du portail, avant de s'enfuir dans la nuit, sans poursuivre l'action programmée.

«Trois coups de feu partirent dans notre dos. L'un d'eux blessa mortellement à la nuque, Laurent François, décidément poursuivi par un tragique destin, cette nuit-là. La «Baraka» se manifesta de nouveau pour moi. La deuxième balle qui m'était destinée s'écrasa près du guichet du portail et la troisième alla frapper les persiennes de la fenêtre du domicile d'un gendarme. Tombé à terre, je constatai que Laurent ne bougeait plus. Je hurlais au secours. Des fenêtres s'allumèrent autour de la place, mais le portail de la gendarmerie ne s'ouvrait toujours pas. Laurent inanimé ne me répondait plus. Voyant un bâtiment entièrement éclairé dans la rue, en face, je me précipitais en courant pour y solliciter de l'aide et un médecin. En dévalant un talus de l'autre côté de la place, je me suis trouvé en face d'un homme qui me mettait en joue avec son fusil. C'était M.Rodriguez, un employé des Ponts et chaussées, qui avait été tiré de son sommeil par les bruits que nous faisions contre le portail depuis plusieurs minutes et les récentes détonations d'armes. Il était sorti, armé de son fusil de chasse pour voir ce qui se passait : Je lui expliquai brièvement la situation et je réclamai d'urgence un médecin au chevet de Laurent. A ce moment-

là, arriva en titubant un gardien de nuit, musulman, qui nous annonça qu'il avait été agressé par plusieurs hommes qui lui avaient enlevé son fusil.

Le docteur Guilbert arriva avec diligence et se pencha sur le corps de Laurent François: Son premier diagnostic n'était pas rassurant : il fallait le conduire, le plus rapidement possible, vers l'hôpital de Mostaganem. Deux gendarmes apparurent enfin pour signaler que toutes les liaisons téléphoniques étaient coupées et qu'il fallait attendre la prochaine vacation pour les communications de la radio. Pendant ce temps, les chances de survie de «Lolo» à sa blessure s'amenuisaient. Il fut, enfin, accompagné par le médecin, transporté dans le fourgon de l'administration qui servait d'ambulance. Malgré la conduite ultra-rapide du chauffeur, pied bloqué sur l'accélérateur, ils ne purent que constater le décès de mon courageux compagnon, à l'arrivée à l'hôpital : Cette horrible nuit hante depuis, à jamais, mes autres sommeils».

Le témoignage d'André Spitéri

En cette soirée du 31 octobre 1954, André Spitéri, ingénieur des subdivisions des Ponts et chaussées de cette région du Dahra, dînait en compagnie de son épouse, chez M. Choural, un administrateur de la commune mixte de Cassaigne qui était particulièrement chargé de la surveillance du territoire.

«Je me souviens qu'au cours de la soirée, le caïd de Ouillis était venu rendre visite à l'administrateur pour lui signaler la présence de nombreux étrangers à la Région, depuis quelques jours. Cette information n'avait pas manqué d'inquiéter notre hôte.

Convalescent à la suite d'une récente intervention chirurgicale, je m'étais donc couché assez tôt. Cependant vers 0 heure passée d'une demi-heure, donc 1er novembre 1954, nous fûmes réveillés, avec mon épouse, par des bruits et des éclats de voix provenant de la place et surtout par de violents coups de fusil. Nous pensions à une bagarre entre indigènes et nous nous précipitâmes vers mon bureau dont une fenêtre donnait sur la rue principale. Je reconnus alors M.Rodriguez, un employé des Ponts et chaussées, armé de son fusil qui discutait avec un jeune homme, (c'était, je l'apprendrai le lendemain, Jean François Mendez), ainsi que notre voisin, le banquier de la Compagnie algérienne et mon ami l'administrateur, présents sur la place : Ils criaient aux gens de rentrer chez eux. Une voix, provenant de l'abri de notre terrasse, nous conseilla en arabe de fermer les volets et de rester chez nous. J'avais reconnu la voix du gardien de nuit et je n'appris que le lendemain qu'il avait été brutalisé et blessé par des inconnus qui lui avaient volé son arme. Etant donné mon état de santé et le silence étant revenu dans la rue, j'avais regagné mon lit, lorsqu'un bruit de moteur de voiture caractéristique, celui de la «Floride»—la seule du village— du docteur Guilbert attira mon attention: Il montait vers la gendarmerie. C'est le lendemain matin, à l'écoute de la bande «harmonique» de la gendarmerie qui avait des interférences sur les ondes courtes RMC de mon poste de radio, car leur émetteur se trouvait à une centaine de mètres de mon domicile, que je réalisais, oh combien les inquiétudes de mon ami l'administrateur étaient bien fondées !»

En effet, les morts d'un jeune viculteur de Picard, Laurent François à Cassaigne et d'un garde forestier Braun, à la Mare d'eau, près de Saint-Denis du Sig étaient évoquées ainsi que plusieurs attaques menées par des bandes d'indigènes armés contre les fermes De Jeanson et Monsonégo à Ouillis.

De même, les rapports de gendarmerie signalaient l'échec du sabotage du transformateur de l'E.G.A, édifié à la sortie du village, grâce à la vigilance du garde communal Lucien Cervero et du garde particulier Megheni ould Abdallah qui avaient mis en fuite, après une dense fusillade, les saboteurs avant qu'ils ne placent leurs charges explosives. Cet attentat, s'il avait réussi, aurait plongé tout le Dahra dans l'obscurité et permis de nombreuses exactions et attentats meurtriers dans la Région.»

Ces messages radio émanant de la gendarmerie de Mostaganem semblaient vouloir expliquer que l'arrivée inopinée et l'action audacieuse de Laurent François et Jean François Mendez avait annihilé l'assaut contre la gendarmerie de Cassaigne. Ce furent les seuls signes de reconnaissance qu'obtinrent, le lendemain matin, les deux jeunes gens de Picard dont l'acte civique courageux avait évité, non seulement l'assassinat des femmes et enfants, logeant dans la gendarmerie et celles d'autres familles de Cassaigne mais encore, sans conteste, un plus grand désastre dans les proches communes du village, si les rebelles avaient pu s'emparer de l'armement en réserve dans l'armurerie.

Quant aux autorités officielles, elles ne paraissaient pas avoir encore bien réalisé l'importance, de leur acte de courage, de dévouement et de civisme, ni le sacrifice de Laurent François. Malheureusement, il en fut de même, lors de ses obsèques célébrées devant une foule immense venue de tous les villages d'alentour, mais sans la moindre présence d'autorités préfectorales pour rendre hommage à la première victime civile sans armes dont le dévouement et l'action courageuse sauvèrent de nombreuses vies d'innocents. Laurent François ne fut même pas reconnu et ne l'est toujours pas de nos jours, comme première victime de la guerre d'Algérie.

Un devoir de mémoire et un droit à l'honneur

En effet, dans tous les écrits, citant les neuf morts de cette tragique nuit, appelée ensuite «nuit de la Toussaint rouge»— qui surprit l'Algérie et son gouverneur Léonard, mais aussi la Métropole et son président de la République, Coty—ce sont le malheureux enseignant métropolitain, Guy Monnerot et le caïd Ben Hadj Sadok de M'Chouneche, tués, entre X heures et 9 heures du matin, lors de l'attaque d'un car dans les Aurès qui ont été reconnus, à tort, comme premières victimes de la rébellion algérienne.

Depuis quarante huit ans, aucun des nombreux ouvrages publiés par plusieurs historiens français ou étrangers, sur l'Histoire de la guerre d'Algérie, par Henri Courrière, (1962), qui a pourtant donné lieu à de nombreuses rééditions, en passant par Benjamin Stora, jusqu'à celle du soi-disant spécialiste, Guy Pervillé, en 2002, n'ont officialisé cet acte de courage, ni réhabilité l'héroïque Laurent François qui, en trouvant la mort à 1 heure du matin, est, en toute logique, la première victime et surtout le premier héros de la guerre d'Algérie.

Il est donc temps que nous unissions les forces associatives et médiatiques de notre communauté, en premier chef les oraniennes, pour amener les gouvernants de notre Patrie, en 2003, à honorer la mémoire de Laurent François. En effet, il ne possède toujours pas, ni la moindre stèle, ni la moindre plaque d'une rue ou d'une place rappelant son sacrifice. Pas plus que son action courageuse et celle de son compagnon rescapé Jean François Mendez n'ont été honorées

par une décoration. Deux oublis graves dans notre Patrie qui se veut, toutefois être : celle de l'héroïsme depuis le chevalier d'Assas jusqu'à Jean Moulin !

Unissons-nous ! Sachons imposer cette supplique en réveillant la mémoire courte des Français dans le but d'obtenir la reconnaissance de l'action héroïque de Laurent François et de Jean François Mendez, Oraniens de Picard, lors de cette tragique nuit du 1er novembre 1954.

La France et son gouvernement doivent absolument réhabiliter le premier acte de courage de deux civils sans armes, avant le 1er novembre 2004, date à laquelle l'Algérie ne manquera pas, elle, de célébrer cette nuit de la "Toussaint rouge" et d'honorer ses "chaoudas".

Yves Henry